

Chapitre 7 : La cacophonie identitaire²⁹⁷

Bricolage identitaire et distinction à Maureni aujourd'hui

*Prends garde à ne pas te perdre toi-même
en étreignant des ombres*

Esope

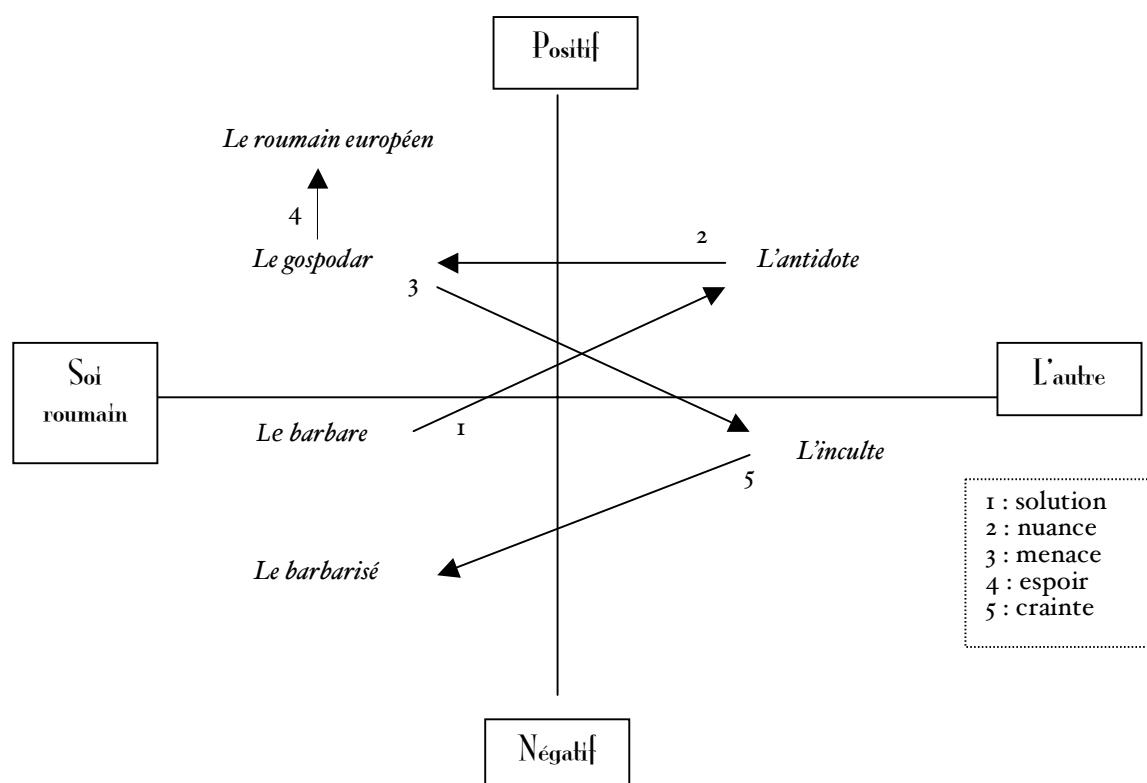
Envisager la Roumanie comme périphérie d'un centre quel qu'il soit : Vienne, Moscou, Bruxelles et même Bucarest est devenu classique. Des stratégies de positionnement centripète et centrifuge diverses ont permis de gérer, de se placer dans ce rapport de force en recourant à l'image du paysan. Dans la politique de rapport au centre et du développement roumain, le paysan est un enjeu crucial qui marque de façon indélébile l'aura du *gospodar*. Par ailleurs, l'actuelle construction du Banat comme marge des Empires met en avant la multiculturalité de cette région parfois au détriment de la Nation au sein de laquelle la multiethnicité est omniprésente. À côté de la revendication identitaire articulée autour de l'image d'Eden multiculturel, l'ethnicité reste un sujet délicat. Si l'on soutient que le Banat est un exemple de l'unité dans la diversité ; j'ai, pour ma part, eu l'occasion d'observer sur le terrain que la cohabitation n'était pas toujours facile. Par ailleurs, à côté de la distinction ethnique, d'autres critères sont usités au village. Nombres de Maurenienii soutiennent qu'ils sont Roumains avant tout. D'autres affirment leur différence et l'origine de leur famille : ethnique ou géographique. Parfois, en lieu et place de l'autochtonie ou de l'immigration, l'émigration et ses répercussions sur le tissu social villageois sont pointées du doigt en corrélation avec le non respect de la norme, de la moralité villageoise « traditionnelle » fondée sur le mode de vie *gospodar* : autonomie acquise par un travail soigné visible dans la *gospodarie*. En effet, *le statut de l'homme accompli tient tout entier dans le travail de la terre* (Gavreliuc, in Babeti, 2007, p. 322). Cet ancien critère transformé et poursuivi au cours de l'histoire bouge de nouveau aujourd'hui sous l'impulsion de l'élan migratoire.

7.1. Là où l'un est multiple:

Dans le contexte d'intégration européenne et de rencontre avec les investisseurs occidentaux, les revendications et la construction identitaire s'organisent essentiellement autour de deux mécanismes correspondant aux phases de relation à l'UE. Il s'agit tout d'abord de se distinguer à

²⁹⁷ Ce chapitre s'appuie sur un article : LAGNEAUX S., 2010.

l'intérieur du village face à une altérité occidentale uniformisant les Maurenien. Cette distinction interne sert notamment, dans le jeu des niveaux identitaires complexifiés par l'internationalisation et l'immédiateté des relations, à se rapprocher de cette altérité en recourant aux marqueurs complémentaires que sont le *gospodar* et l'autochtonie. D'autre part, cette distinction de l'altérité hors village recourt également à ces traits présentés comme spécifiques afin de se distancier de cette extériorité dite polluante. Cernées à l'entame du terrain au travers des représentations de soi, une dialectique de quatre portraits et leurs avatars futurs est apparue. Cependant, ces catégories sont remaniées et complexifiées dans la confrontation avec les pratiques quotidiennes locales et les propos que ces dernières engendrent. La dialectique entre les quatre figures cède le pas à une multiplicité d'appartenances mobilisées selon le contexte. La mobilité comme apport de ressources économiques engendre des transformations des normes et identités. Reprenons brièvement le fil construit jusqu'à présent pour aborder les catégories internes au village par lesquelles les Maurenien se distinguent « entre eux ».



Les caractéristiques de soi les plus souvent abordées au village sont l'hospitalité (qualité roumaine réclamée par excellence) et la bienveillance, la sensibilité et la curiosité, l'intelligence. Le vol et le retard complètent le tableau alors que l'étranger se distingue principalement par ses moyens supérieurs lui donnant accès au confort, aux terres, aux voitures, à de belles maisons bien équipées, à des ordinateurs performants, à des vêtements de qualité. Cette richesse est notamment due à la facilité d'accéder à un emploi alors que le chômage domine au village, et que les salaires ou pensions y sont

minuscules. Qui plus est, à la différence de ce qui se passerait en Roumanie, l'Ouest n'est pas dirigé par des profiteurs cherchant à se remplir les poches rapidement en détournant l'argent à leur profit. Ainsi, la conception largement répandue de l'Europe en dépit des disparités régionales, générationnelles, sexuelles, religieuses ou ethniques entre Roumains, est celle d'*antidote*. Dans les imaginaires à Maureni, l'Europe de l'Ouest est « un pays » florissant, un lieu où l'on vit bien, confortablement, en sécurité. Elle est un modèle à suivre afin de bénéficier de la même prospérité. *Vous avez des routes bétonnées, l'eau courante et chaude, les égouts, des hôpitaux bien équipés, les femmes peuvent prendre soin d'elles-mêmes en fréquentant les magasins et coiffeurs, les femmes sont plus élégantes et ont meilleurs goûts car en Roumanie elles n'ont pas d'argent, la ville (là-bas) est accessible facilement, les enfants sont divertis et choyés car le matériel existe. À l'étranger, les enfants ont des sucreries pour l'école et de l'argent pour acheter ce qu'ils désirent. Ici les enfants n'ont rien à manger à l'école. Là, tout est propre. Les rues, les maisons sont mieux aménagées*²⁹⁸.

En opposition à cet « eux », le « nous » roumain se dit pauvre et sous-équipé. *Vous êtes civilisés. On doit vivre dans un monde civilisé. La Roumanie est un pays pauvre de ce point de vue. Il n'y a pas l'éducation nécessaire. Nous ne sommes pas corrects. En Autriche j'ai vu que les gens payaient leur journal spontanément. Ici personne ne paierait mais tout le monde se servirait. Je le sais car je l'ai fait. C'est parce que je suis roumaine. Nous ne sommes pas corrigés si notre comportement n'est pas civilisé. Il n'y a pas de loi, de respect des gens : comme, par exemple, ne pas voler, ne pas mentir, être correct, le respect des personnes quelle que soit son instruction. Nous sommes en retard au travail, parfois nous n'y allons pas. La Roumanie manque de civilisation mais l'Afrique, le Kosovo, l'Albanie ne sont pas civilisés, n'ont pas de possibilités matérielles ni de soins*²⁹⁹. L'Europe sert de modèle vers lequel tendre. L'ouverture et l'adhésion à l'UE sont garantes d'un avenir meilleur. Cet accès permettra de ne pas sombrer dans une autre forme d'altérité « pire » encore que ce que peut être actuellement la Roumanie en comparaison de l'Occident : le tiers-Monde ou les Balkans. Cependant, l'Europe est aussi porteuse de menaces. L'ignorance et la méconnaissance de la Roumanie pousse les étrangers à construire une image altérée de la roumanité en l'identifiant à la balkanité (Mesnil, 2003) qui se répercute elle-même dans l'image identitaire roumaine.

Par ailleurs, un discours omniprésent dans les médias et les travaux scientifiques *dessine une philosophie sociale de la « transition » roumaine entendue comme « séisme social » et mise en crise de l'ordre. Le « chaos », l'« anomie », la « perte généralisée des repères », la « dégringolade des valeurs » et le « dysfonctionnement des normes » sont donnés comme éléments définissant une pathologie contre laquelle certains font appel à la refondation d'un nouvel ethos roumain s'inspirant des traditions et de l'orthodoxie* (Cirstoccea, 2006, p. 9). Une oscillation s'opère alors entre la vision d'un soi roumain regardant à l'Ouest et un soi roumain se tournant vers l'Europe centrale en raison du rejet opéré par l'Ouest.

²⁹⁸ Ika, au chômage, 49 ans, Maureni, 11/03.

²⁹⁹ Bianca, institutrice, 31 ans, Maureni, 11/02.

Ils pensent que nous sommes tous tsiganes. Les médias mentent sur le sida, le chômage et les orphelins. En Autriche, chaque fois que le JT aborde la Roumanie, c'est négatif. On généralise vite : ce n'est pas parce qu'une personne se drogue que tout le pays est drogué. Il existe un niveau de redressement en Roumanie malgré l'isolement de certains villages. Si le niveau de travail (sa gospodarit) était plus important, nous serions mieux que la Suisse mais nos infrastructures sont insuffisantes. Il existe des personnes de grande valeur intellectuelle et des travailleurs. Les étrangers se croient supérieurs, pensent qu'on ne sait rien mais nous savons plus sur eux que eux sur nous. Malgré le manque de moyens, notre niveau de culture est supérieur³⁰⁰.

Un complexe de supériorité culturelle naît de cette confrontation au dénigrement d'autrui. Une autre oscillation se construit. Le regard ne se tourne plus vers l'Ouest mais vers ses propres valeurs « intrinsèques ». Ce retournement se présente, dans les propos recueillis, comme indépendant de la stigmatisation opérée par autrui. Il serait un choix d'affirmation de son identité de marges entre ces univers. Il procède du refus d'un alignement unilatéral sur le modèle occidental tout antidotique qu'il soit et d'un alignement sur un modèle prescrit à l'Est. Si ce changement de pôle de référence ne peut être totalement séparé de la vision négative de *l'inculte*, il ne correspond pas non plus à un placement total à l'est. Il est une conception d'un soi historiquement et géographiquement au carrefour des mondes. Les discours s'ouvrent alors sur le portrait du *gospodar*, de la pureté, de la multiculturalité originelle, de la civilisation historiquement acquise tant par Rome que par le village, de l'authenticité des valeurs et du folklore paysan roumain à conserver car menacé par les réglementations européennes.

La construction de ces propos faisant se succéder les portraits de soi, de l'autre et les portraits que l'on suppose que l'autre projette sur soi mobilisent ainsi des positions différentes quant au repli ou à l'ouverture. La désillusion relative au modèle européen pesant de ses normes sur l'avenir des héritiers du *gospodar* roumain se double d'une critique des Occidentaux installés au village. Le refus des investisseurs européens de faire appel aux anciens ingénieurs agronomes et l'exploitation de la terre selon d'autres modèles que les références traditionnelles ou communistes engendrent leur stigmatisation par l'élite villageoise. De même, la tendance des Occidentaux à globaliser, à généraliser, à homogénéiser des habitants fait réagir ces derniers en marquant leurs différences tant entre eux que face à l'Europe. On peut dresser un tableau répertoriant les diverses catégories oeuvrant sur place et sur base desquelles les acteurs se distinguent notamment dans le contexte conjoncturel de présence occidentale « chez eux ».

³⁰⁰ Seracin, directeur d'école, 57 ans environ, 11/03.

Origine	Ethnicité		Religion	Mobilité	Statut	Valeurs	Agriculture	Echange
<i>Bastinas</i> (autochtone)	Roumain	Roumain	Orthodoxe	Emigré	Pensionné	Elite gospodar	Entrepreneur	Don entre amis égaux
Etrangers intérieurs : - arrivés avant 1989 - arrivés après 1989	Souabe		Protestant	Immigré intérieur	Employé	gospodar	Agriculteur	Echange de service avec des amis non égaux
	Hongrois							
Etrangers extérieurs	Croate		Evangeliste	Immigré extérieur	Ouvrier	Tope (tsiganisé)	Paysan	Contrats
	Serbe		Catholique	Transmigrant	Journalier / chômeur		Paysan déchu	Aide
	Tsigane		Uniate	Migrant ponctuel	Commerçant			Ennemi
	Belge	Occidental	Juif	Migration ratée	Etudiant			
	Italien			Sédentaire et ancien migrant	Patron			
	Autrichien							

Dans les dires des membres de l'élite locale, la population de Maureni se divise en deux groupes : les gens valables et les autres, les paysans *tope* (stupides) comme les nomme Emilia. Ce groupe, selon les évaluations entendues par les villageois héritiers du *gospodar*, représenteraient 70 à 80% de la population. Il s'agit des étrangers intérieurs, ces nouveaux villageois installés après 1989 occupant les *gospodarii* laissées par les Souabes qui ont émigrés vers la « mère » patrie allemande lors de l'ouverture des frontières. Quelques villageois originaires ou installés sous le communisme sont également désignés comme tels en raison de l'abandon visible du mode de vie *gospodar* (jardin et basse-cour délaissés) et l'adoption de comportements dits scandaleux. Ces paysans *tope* sont jugés responsables de bien des maux et incarneraient la décrépitude et la déchéance de Maureni. Ils ne travaillent pas pour l'autonomie de leur *gospodarie*, mais se font embaucher par d'autres ou restent à ne rien faire. Par leurs propos, ces « mauvais » villageois éloigneraient les « *gospodari* » de la civilisation européenne.

À l'opposé, l'élite et les « *gospodari* » travaillent à leur autonomie. Ils se rapprochent des Européens par leur côté dit « civilisé » mais s'en distinguent aussi par la revendication du statut particulier de *gospodar* et des représentations de l'existence véhiculées par ce mode de vie. En effet, depuis ses premières revendications au XVIII^{ème} siècle, la roumanité s'ancre dans la figure du paysan élevé au statut de symbole national. Les villageois oscillent donc entre leur attachement à un mode de vie perçu comme traditionnel centré sur la *gospodarie* et un appel de la modernité symbolisée par l'Europe occidentale. Les réponses apportées à cette tension varient selon les groupes sociaux, les rapports à l'étranger et la mobilité. L'étranger est souvent synonyme d'exploiteur dans la mentalité

paysanne³⁰¹. *Pour les Roumains, une certaine méfiance générique envers les « étrangers-exploiteurs », revivifiée dans les périodes de crise sociale, peut aller de pair avec une convivialité personnelle tous azimuts sans que cette duplicité soit vécue comme une contradiction* (T. Nicoara, 2002). Cet étranger ne provient pas nécessairement d'autre pays mais est dit d'une autre culture que celle construite autour de la figure du paysan. Il s'agit des exploiters passés russes, ottomans, hongrois ou européens mais aussi des profiteurs présents comme les *tope* et les Tsiganes. La fermeture et le repli sur soi semble plus prégnant que l'ouverture en dépit de la mise en exergue de la multiculturalité régionale par les hautes instances ou les intellectuels. Sur place, les acteurs insistent également sur la cordialité des relations entre villageois et ce depuis que Maureni s'est débarrassé du moindre tzigane comme en attesterait le tableau de recensement ethnique de la mairie.

7.2 L'étranger et l'ennemi

*Aici, aparenta la Europa este considerata drept ceva natural, ceva ce nu ar trebui în nici un caz pus în discuție, potrivit discursului « sîntem europeni de 2000 de ani și nu ne bateti la cap cu regulamentele voastre despre dimensiunile roșiilor sau reforma din justiție ! »*³⁰² (L. Niculescu, « Exceptia românească », in *Dilema veche*, 16/08/2007, n°184). L'ouverture occidentale se flétrit avec ses normes, restrictions et politiques migratoires protectionnistes. Les thèmes de la calomnie infligée aux Roumains et de l'arbitraire des autres ou de l'absurdité des mesures fixées par Bruxelles au vu de la pauvreté ambiante sont liés à la domination et l'oppression exercées par les groupes ethniques, religieux ou politiques extérieurs ou perçus comme tels. Ceci mène à l'émergence d'un cliché puissant présent dans l'imaginaire social de communautés vivant dans de telles situations : la croyance en l'existence d'un complot généralisé et orchestré par les forces du mal (diable, *dracul*) qui se conjugue à la victimisation et à la destruction. A. Memmi (2004) évoque le *dolorisme* des décolonisés. Il s'agit d'une *tendance naturelle à exagérer ses douleurs et à les imputer à autrui* (Memmi, 2004, p. 42). Cette tendance à la plainte et à reporter les fautes serait donc un processus touchant des populations marquées par une domination étrangère, le centre.

L'ennemi est partout aux frontières et au cœur du pays. Il est l'étranger avec lequel on est en contact, l'ethnique, c'est-à-dire le Roumain différent, que son origine soit assimilée à une autre origine géographique ou ethnique. Leurs mauvaises intentions et les menaces qu'elles engendreraient peuvent instantanément s'abattre. L'idée d'être encerclé se combine avec celle d'une présence ennemie à l'affût au sein de la nation roumaine. Les propos tenus à l'encontre de ces différents ennemis révèlent les

³⁰¹ La succession des autorités dirigeantes extérieures au pays ou estimé d'une origine étrangère (ce « eux » peut être ethnique ou intellectuel ou du parti) bien que autochtone au travers de l'histoire assierait cette assimilation. Voir chapitre 3.

³⁰² *Ici, l'apparence européenne est considérée comme quelque chose de naturel, quelque chose qui ne souffre plus de discussion, selon le discours « nous sommes européens depuis 2000 ans donc ne nous embêtez pas avec vos règlements concernant les dimensions des tomates ou la réforme de la justice ! ».*

contours que les Maurenienii donnent à leur identité et des normes de la « fidélité » à cette identité. Comme l'indique L. Boia (2003), il devient plus facile de tisser un lien entre ces perceptions de soi et de l'autre se répondant et engendrant la classique opposition du même et du différent mais également de cerner une dichotomisation du soi bon ou mauvais.

Pour Seracin, *l'étranger, c'est celui qui vient d'ailleurs : un autre pays, une autre région, un autre village. C'est une personne dont je ne connais pas la psychologie. C'est un inconnu*³⁰³. Nicu considère étrangère toute personne qui *n'est pas parente avec moi, qui n'a pas de lien, qui est distante, qui est inconnue. Il y a une distance et si je ne discute pas avec lui, je ne le connais pas. Il peut devenir un ami si je sais ce qu'il veut et ai confiance. C'est un étranger si je parle avec lui pour la première fois mais aussi s'il ne comprend pas ce dont je parle. Je n'ai aucune garantie : je ne sais pas ce qu'il veut. Je ne peux avoir confiance car je ne connais pas ses intentions. Je ne sais si elles sont louables ou mauvaises. Il peut aussi dire une chose et en vouloir une autre*³⁰⁴.

La suspicion et la méfiance seraient de rigueur face à l'inconnu quel qu'il soit. Ce rapport méfiance – confiance règle également la distinction établie entre amitié et rivalité. Seracin explique : *Une entente est possible avec l'étranger, mais il existe aussi des ennemis. Un ennemi, cela peut être un ami qui te connaît ou quelqu'un qui ne te connaît pas. C'est un homme sanglant qui ne t'aide pas. Avec un ami, je dois être ouvert, aussi prêt à l'aider, être sans secret, partager une intimité*³⁰⁵. L'ennemi et l'étranger se rejoignent³⁰⁶. Tous deux sont abordés comme ayant au départ de mauvaises intentions. Ils peuvent même se déguiser et masquer leurs traits de traître et de profiteuse sous l'apparence de l'amitié. La réciprocité, la confiance et l'aide mutuelles sont les moteurs de la bonne relation. Ce sont les balises de la normalisation de l'être bon. À l'inverse est mauvais tout ce qui est dupe. Cette menace est portée par toute personne qui n'est pas considérée comme autochtone. Il peut dès lors s'agir de concitoyens roumains d'une autre ethnie ou d'une autre région. Est digne de confiance celui que l'on connaît, qui est du village dont on sait les intentions car on sait d'où il vient et « de qui » il est. À Maureni lorsque quelqu'un se présente, les deux premières questions auxquelles il doit répondre sont : d'où et de qui es-tu ? Pour situer un villageois, on parlera de sa parenté au village ou de l'emplacement de sa maison. Le « voisinage » semble être un lien social puissant hors duquel le doute règne. Bien que se déterritorialisant, la localité transformée conserve un ancrage communautaire important. Avec la privatisation des terres et une mobilité accrue, les distinctions sociales augmentent tandis que le travail commun se réduit. Si l'entraide demeure³⁰⁷, la nostalgie née d'un sentiment de dissolution de la communauté villageoise s'énonce. Iulia et Pusa comme tant d'autres habitants regrettent une époque où l'interconnaissance des villageois entre eux

³⁰³ Seracin, directeur d'école, 57 ans environ, Maureni, 11/03.

³⁰⁴ Nicu, ingénieur agronome à la retraite, 72 ans, Maureni, 11/03.

³⁰⁵ Seracin, directeur d'école, 57 ans environ, Maureni, 11/03.

³⁰⁶ Pour plus de précision sur la relation hospes/hostis de Benveniste, voir Mesnil et Mihailescu in Chanial (2008).

³⁰⁷ Voir chapitre 9.

s'appuyait sur les générations passées, le travail communautaire et le partage d'une même condition. Cependant, le neuvième chapitre montrera que au-delà de la perte de ce sentiment de communauté, une forme de partage subsiste. Elle ne se marque plus par l'origine commune ancrée dans le territoire villageois physique mais, suite à la *gospodarie mixte diffuse* (Mihailescu, 2000), dans le réseau.

Les relations interethniques avec les Hongrois ou les Souabes ne sont pas conçues comme un conflit irréductible mais comme une ancienne domination subie et une adversité menaçante. Les Hongrois perçus comme violents revendiquent le rattachement historique de la Transylvanie à la Hongrie. *Les Hongrois sont désagréables et violents, ils crient tout le temps. Ils pensent que tous les Roumains sont Tsiganes. (...) Lui est juif, il surveille tout surtout son argent, mais a aussi une longue expérience dans l'agriculture et s'y connaît*³⁰⁸. Les Tsiganes seraient, pour leur part, des voleurs, des personnes faisant scandales et ternissant l'image de la Roumanie. Les pentecôtistes diffuseraient une croyance sectaire à l'encontre du progrès vers lequel la Roumanie doit tendre. Prodiguant d'avoir de nombreux enfants, ils maintiendraient les citoyens dans une conception passéiste de la famille rappelant le décret 770 de Ceausescu interdisant l'avortement. *Il existe une secte qui croit en Dieu qui prolifère. Ils croient que Dieu leur dit de faire autant d'enfants qu'ils peuvent. Ils attendent la société des USA pour les aider et ils ne travaillent pas. Leur seul intérêt est de manger et de naître*³⁰⁹. Les barbares sont aussi omniprésents aux portes du pays et tous conspirent contre la Roumanie notamment avec l'accord du gouvernement, des parlementaires, de « eux ». Les discussions anodines et la presse évoquent souvent ce « eux », les dirigeants dont la seule intention serait de détourner les fonds octroyés à la Roumanie pour leur seul profit sans mener une politique digne pour le pays et ses habitants. Cette obsession des malversations de l'informe groupe au pouvoir qu'il soit lié à l'ancienne nomenklatura ou qu'il dispose d'un important réseau de relations à l'étranger dépeint la conspiration comme mystérieuse et occulte. Leur intention, comme celle des investisseurs étrangers, serait de dépouiller les citoyens de leurs biens et droits. « Eux » décident pour le peuple sans égard pour ce peuple et dans leur seul intérêt en manipulant des membres roumains servant autrefois d'espion. Certain villageois sont ainsi suspectés d'avoir été des espions à la solde de la Securitate sans qu'aucune preuve n'ait pu être apportée. Si certains ont été inquiétés par un tribunal au lendemain de la Révolution, ils ont été relaxés. Reste que la rumeur et le qu'en dira-t-on jouent encore leur rôle et remettent silencieusement à leur place ces « traîtres » d'autrefois qui aujourd'hui s'en sortent souvent mieux que les autres. De leur côté, les Européens ont toujours peur de *se faire plumer* par ces paysans sans scrupule. Les deux visions mobilisant les mêmes suspicions à l'égard d'autrui se répondent l'une l'autre. Pour mettre en exergue les bons aspects du soi, elles soulignent les défauts de l'autre. Les étrangers tentent de déstabiliser les actions roumaines, de freiner le développement du pays comme les spéculateurs italiens.

³⁰⁸ Emilia, gestionnaire pensionnée, 71 ans, Maureni, 12/02.

³⁰⁹ Andras, vétérinaire, 42 ans, Maureni, 12/02.

- N : *Avec la communauté européenne, la correction ne vient pas. Eux ne savent pas ce qui se passe ici. Ils ne savent pas ce qui se passe dans ce coin, mais la terre est impeccable pour eux. Ce n'est pas parfait ! C'est du sabotage parce qu'en 5 ans, 10 ans, la terre n'a pas été cultivée. Tu reçois des subventions de l'état italien, belge ou français, et tu dis « oh regarde avec cette subvention, j'ai acheté de la terre: 2000 ha en Roumanie, il me semble que là », mais pourquoi ne savent-ils pas que ce n'est pas travaillé? On donne des subventions pour acheter, probablement, je ne sais pas, mais il y en a, et il y a des subventions de l'état roumain et ils ne travaillent pas. C'est une énorme erreur, une énorme erreur. Avec ça, je ne suis pas d'accord. (...)*
- M : *Tu sais ce qu'a fait Berlusconi? Il leur a donné la liberté d'acheter la quantité qu'ils voulaient de terrain ici. Ils ont été subventionné à 70%. Il leur a donné une subvention très grande pour acheter. Ils ont acheté beaucoup de terre en Roumanie, mais ne la travaillent pas. Ils ont acheté simplement parce que l'état italien donnait des subventions. C'est pour cela qu'ils l'ont achetée. Et maintenant presque tous, et ils avaient des subventions aussi chez nous, quand nous entrerons dans la communauté, on donne aussi des subventions à la Roumanie. Et maintenant on voit comment on fait les actes : avec des pots-de-vin. Ils ne travaillent pas tous les terrains qu'ils ont déclarés là-bas. Et tu devrais voir combien d'argent ils demandent à l'Etat roumain. Ils sont maffieux, voleurs et ils sont gagnants d'avoir acheter.*
- N : *Ils sont gagnants, mais qui sait ça à Bruxelles? Pourquoi ne viennent-ils pas contrôler?*
- M : *Ce n'est pas un état policier.*
- N : *Ils restent à Bruxelles, qu'ils viennent chez moi discuter avec moi. Enregistre et demande à un seul homme comment c'est ici. Ils sont tous corrompus. Ils sont de la mafia et sont tous liés. Il y a une loi qui dit que si pendant un an tu ne la travailles pas, on te prend la terre. Pourquoi ne l'applique-t-on pas? Donne moi un hélicoptère et l'on va voir combien de terrains ne sont pas travaillés. Comment cela se fait, de la terre non travaillée depuis 10 ans? Les Italiens qui sont venus ici ont reçu 500 marks par hectare comme subvention de l'état. Ils viennent ici et achètent pour 100 marks ou 200 maximum. C'est significatif de ce qu'ils ont gagné. Regarde combien de personnes sont devenues pauvres, ne travaillent pas, les vieux vendent 10 ha parce qu'ils étaient contents avec l'argent. Maintenant, quand les 10 ans, ... Nous avons reçu un terrain, il y a 7 ans et ne pouvons le vendre avant 20 ans. Avant ici, il y avait des IAS. Les IAS étaient des entreprises d'état. Un vieux mourrait, la terre qu'il travaillait était pour l'état.*
- M : *De quoi parles-tu Năcu?*
- N : *Bien oui. Nous n'avons pas la possibilité de travailler la terre. Nous n'avons pas les moyens. Nous ne pouvions ni la vendre ni l'utiliser. Mais ceux qui ont acheté, il y a 10 ans peuvent vendre. Alors qu'ils ont acheté avec 200 euros, ils la vendent à 2000 euros. Ils vendent tout et font de l'argent. Maffieux ! Tout pour l'argent ! Maintenant c'est 1000 ou 2000 euros l'hectare. Ceux qui ont vendu n'ont rien gagné et maintenant ... Ce n'est pas bon, on ne doit pas laisser faire. En 20 ans, il y a eu 3 ou 4 ventes et la terre n'est pas travaillée. La terre n'est pas travaillée, mais on l'a vendue. C'est une énorme erreur. Ils ont fait les*

*actes et puis ils l'ont vendue, revendue, revendue, ... C'est une loi très mauvaise. Enregistre- moi et vas là-bas et montre leur ça c'est la Roumanie, la vraie Roumanie, pas ce qu'on dit à la télévision*³¹⁰.

Les problèmes rencontrés avec la terre nourricière et les envies suscitées par le confort occidental médiatisé engendrent la nécessité de partir travailler en « esclave » à l'étranger ou de travailler « pour rien » dans les firmes italiennes au pays, de se soumettre aux patrons qui ne se gênent pas pour recruter sur des critères de beauté par exemple. S. Mitu écrit: *The recurrence is surprising but can easily be explained, irrespective of certain coincidences, by those same imaginary mechanisms of the theory of the plot, which uses the new data of a certain historical epoch to reproduce the same general pattern of an age-old stereotype* (Mitu, 2001, p.32). Le complot que fourbissent les ennemis est alimenté par leur extériorité. Celle-ci est à approcher dans un premier temps au travers de 4 figures de l'ennemi intérieur. Leur distinction menaçante porte sur l'ethnicité, le milieu socioprofessionnel, la mobilité et le genre. L'ennemi peut aussi provenir d'une autre nation et souhaiterait pénétrer le territoire roumain pour le soumettre comme l'histoire l'aurait toujours prouvé. Leurs intentions conjuguées mèneraient à une disparition du soi, de la roumanité en faveur de cette altérité. Le risque majeur encouru est une forme de dénationalisation.

Souvent les villageois rencontrés se comparent aux Tsiganes soit en opposition soit en attribuant les stigmates du Tsigane à certains villageois soit pour illustrer leur situation. Les Roumains se disent opprimés et discriminés comme les Tsiganes. L'impossibilité de sortir de la voie traditionnelle afin de pénétrer la modernité, la concentration sur les nécessités et l'essentiel, leur asservissement d'antan mais aussi l'exploitation actuelle du néo-colonialisme européen et américain les rapprocheraient. À la différence des Tsiganes, les Roumains peuvent cependant revendiquer leur latinité qui leur donnerait le droit d'accéder à la modernité. Ils sont européens et ont participé à la formation de la civilisation européenne en défendant ses marges et en partageant la culture latine. À l'inverse, les Tsiganes se comporteraient de façon déplorable et tireraient la Roumanie vers le bas. Les Occidentaux se formeraient une image négative des Roumains en les amalgamant aux Tsiganes se présentant comme Roms terme facilement associable et confondu avec le mot « roumain ». *Avec les Tsiganes qui disent qu'ils sont Roumains alors on pense que nous sommes comme eux*³¹¹. Ceci prouverait non seulement l'ignorance des autres mais aussi la ruse des Tsiganes qui plongeraient la Roumanie dans le noir. Même si certains veulent devenir roumains et se présentent comme tel, ils sont autres et ne vivent pas comme des Roumains. Leur image demeure, à bien des égards, celle du paria dont les traits déteindraient sur d'autres villageois qui, non originaires de Maureni ou plongés dans la pauvreté, ne pourraient que se comporter paresseusement et scandaleusement. Paraphrasant C. Noica, les villageois semblent se rassembler maintenant derrière le slogan suivant : « nous ne voulons pas être les Tsiganes

³¹⁰ Discussion avec Nicolae et Maria, un couple de Gataia, retraités et cueilleurs de fraises en Belgique, 58 et 56 ans, 04/07.

³¹¹ Mariana, femme au foyer, 40 ans, Maureni, 11/03.

de l'Europe ». I. Hasdeu (2005, p. 68) va également dans ce sens : *L'idée que les Tsiganes se situent quelque part au niveau de l'infra non seulement de la société mais aussi de la culture et de la civilisation traverse les représentations et les pratiques des Roumains en étant un mode de pensée institutionnalisé.*

Les Souabes, appelés *Nemti*³¹² sont bien vus. Ils sont associés à cette période dite faste et particulière du Banat autrichien, à l'époque de la fondation du village. Ils ont défrichés et mis en culture le Banat. *Cette étape de la conquête des terres est légendaire dans la mémoire collective, et on l'évoque encore aujourd'hui : rien de durable ne se construit sans sacrifices, c'est ce qui expliquerait la prospérité des habitants du Banat. Or partout dans le monde, le nouveau venu est regardé avec suspicion et devient « l'ennemi » de prédilection, car il usurpe les droits du premier arrivé. Il en va de même au Banat. L'histoire des colonisations mentionne l'hostilité des deux côtés, d'autant plus qu'ici l'« autre » était différent à tous points de vue – ethnique, linguistique, confessionnel – et dans tous ses codes – vestimentaire, alimentaire, etc. Toutefois, on n'enregistra jamais de conflits majeurs, (...). Le dialogue devint possible tout comme les emprunts réciproques. Le dialogue établi assez tôt entre la population locale et les colons est consigné dans les documents d'époque* (Leu, in Babeti, p. 46). Leur furent empruntés par exemple l'utilisation de la tractation du cheval, les carillons dans les clochers, la prise de conscience que la précision et la vitesse sont essentielles à la réussite économique. Ces racines sont construites comme nobles face aux Roumains décadents. Les Souabes formaient avant le XX^{ème} siècle, une haute bourgeoisie, occupaient, comme les Saxons, des postes renommés dans l'administration, étaient des commerçants dont les Roumains asservis dépendaient. Le partage d'un mode vie commun sous le communisme suite à la confiscation des biens les rapprochent des Roumains tout autant que le travail assidu de la terre. L'organisation et la propreté les caractériseraient. Les Souabes sont perçus comme des *gospodari* et à ce titre sont égaux avec l'élite qui se place en continuité, se pose comme leur successeur et veillent à défendre cet héritage contre la décadence des *tope*. Les colons, bons artisans et bâtisseurs sont perçus positivement en Roumanie en dépit de leur migration massive comprise, mais cet « abandon » est également un regret³¹³.

Une autre menace interne réside dans les comportements adoptés par les nouveaux riches roumains, les migrants ou politiciens corrompus. Leur richesse contrasterait avec la pauvreté des citoyens moyens dont la responsabilité est imputée à une mauvaise gestion des politiciens. Dans la presse roumaine, la description de la société s'organise souvent en une vision dichotomique : une

³¹² Cette appellation, malgré l'image positive des membres de cette ethnie au village (abordée précédemment) porte en elle une forme d'ironie. En effet, *Nemti* est un terme d'origine slave désignant l'autre, l'étranger et finalement le Germanique, le Catholique.

³¹³ Il est intéressant de noter que, en général, les Souabes comme les Saxons sont des minorités « discriminées positivement » alors qu'elles ne sont presque plus présentes dans les villages de Roumanie. L'héritage germanique fonctionnerait comme un pedigree pour les régions de la Roumanie habitées par ces minorités. Les autochtones roumains auraient, en effet, appris la rigueur germanique et prétendent l'avoir gardée. Ils seraient dès lors « meilleurs » que d'autres Roumains comme les Moldaves ou les Olténiens. Pour le banat ou la région de Sibiu en Transylvanie, cette *germanitude* fait d'une certaine manière partie de l'identité roumaine et légitimerait la « supériorité » de ces régions et de leurs habitants « plus civilisés » que les « autres » Roumains. Ces éléments ont été abordés au chapitre 2. Pour une étude détaillée des Souabes du Banat voir Vultur S., 2000.

minorité de riches et une majorité de pauvres. La richesse est souvent soupçonnée d'avoir été injustement acquise. Toute ascension sociale devient suspecte. L'image de l'identité nationale caractérisée par son arriération, son absence de civilisation, sa misère socio-économique, son oppression, son alcoolisme, ses rapines ne résultent pas seulement des conditions extérieures imposées à la Roumanie ou de l'esprit balkanique. Une mise en cause et une dénonciation de l'incompétence des politiciens et de leur corruption réelle ou supputée³¹⁴ discréditeraient la nation tant aux yeux des étrangers que des citoyens rencontrés. Les mises en cause de tel politicien véreux ou de tel détournement de fonds à quelque échelle que ce soit peuplent la presse et les discours locaux. Outre la mécompréhension de la démocratie par la population et les gouvernants, le népotisme est aussi dénoncé. Quelques Maurenieni se retrouvent conseiller du maire, intègrent son parti ou encore obtiennent un travail à la mairie. Une rumeur villageoise veut, par exemple, que le gendre du maire fasse des études d'informatique car un très bon poste sera créé pour lui à la mairie. Il aurait déjà dû obtenir un poste précédent, mais un autre candidat, Mutulescu, a obtenu plus de voix au conseil. Bianca m'a aussi expliqué que les relations entre son époux et Lascu s'étaient dégradées. L'ancien directeur de l'école de Sosdea a perdu son poste en 2006 alors qu'il est devenu conseiller du maire. En effet, Lascu avait obtenu sa place en outrepassant ses droits et en jouant sur ses relations. Lorsque Titi a obtenu la direction, il a refusé de devenir conseiller et d'entrer au parti malgré l'insistance du vice maire. Les affaires du maire ou le paiement des contraventions en whisky entrent dans la même lignée, mais, une distinction est faite entre corruption à haute et à basse échelle. Cette dernière, *mita* se confond parfois avec un service rendu. Moni explique : *Christian refuse de comprendre qu'en Roumanie, il y a une attente en plus pour le service d'un notaire, d'un avocat ou d'un docteur. Il faut ajouter un cadeau. Les Roumains font ainsi. Pourquoi les étrangers ne veulent-ils pas l'entendre ? Mon mari a dû avancer l'argent pour faire ces cadeaux de la part de son patron sourd*³¹⁵. La mauvaise réputation vient donc du haut même si le bas y participe par reproduction. Les responsabilités sont imputées aux hauts fonctionnaires qui imposeraient, aux plus pauvres, de poursuivre, selon les acteurs, les vols et détournements appris sous le communisme. Ces gestes renforceraient la balkanité de l'identité et éloigneraient de la civilisation européenne. La dichotomie « eux » - « nous » du communisme se maintient tout en se reformulant autour non plus du pouvoir et du peuple mais d'une minorité prospère malveillante et d'une majorité démunie honnête. Aussi, une désillusion règne quant à la politique. Les politiciens sont associés à des marionnettes profitant du pouvoir sans se soucier du peuple. L'actuel président³¹⁶ serait un fantoche : *Basescu boit et danse avec les Tsiganes. Ce n'est pas un dirigeant mais un clown ; d'un cordonnier, on passe à un marin*

³¹⁴ À titre d'exemple, en 2004, la presse roumaine s'est abondamment penchée sur les révocations successives pour détournement de fonds de la ministre de l'Intégration européenne, du ministre de la Santé et du Secrétaire général du gouvernement surnommé « Mickey le bakchich ». Voir à ce propos le documentaire de A. Solomon *Kapitalisme – notre recette secrète*, diffusé sur arte le 01/12/2009. Il y dresse un portrait acerbe de l'oligarchie roumaine. <http://plus7.artetv.fr/1697660,CmC=2956902.html>, consulté le 02/12/2009.

³¹⁵ Moni, femme au foyer, Gataia, 28 ans, 04/07.

³¹⁶ Trajan Basescu a été réélu président de la Roumanie le 06/12/2009. Lors du deuxième tour, il était opposé à Mircea Geoana.

s'esclaffe Emilia en regardant un reportage diffusé au JT³¹⁷. La disparition du communisme ne serait qu'apparente. Gheorghe jette le doute sur la réalité, le sens de la Révolution : *la révolution, ... Si tu crois qu'il y en a eu une*³¹⁸. Un désengagement politique lié à un euroscepticisme grandit.

Le dimanche 19 octobre 2003 était organisé le référendum concernant la révision de la Constitution roumaine en vue de l'adhésion à l'Union Européenne. Un taux de participation de 51% était exigé pour entériner le vote. Après avoir cuisiné toute la matinée de la compote de cognassiers et des pizzas, soigné les poussins qui encombraient le couloir et nourri les enfants de Ana partie travailler en Autriche, Nicu et Bianca se rendent au foyer culturel pour voter. Bibiana est présidente de bureau et Pusa est son assistante. Chacun entre dans l'isoloir avant de glisser son document dans l'urne. Quelques villageois discutent à l'entrée du bureau. Sortis, Nicu me dit que nous allons bientôt les revoir. Effectivement, à la tombée du jour, une voiture se gare devant la *gospodarie* des Badita. Le conducteur en tire l'urne et la présente à Emilia qui n'avait pas voulu voter. Nicu les renvoie sous les cris de Emilia : *Ils n'avaient qu'à couper le NON des bulletins tant qu'à faire, tout le monde aurait dit OUI. Pourquoi obliger si c'est libre ?*

Les analyses de la politique roumaine et des comportements de vote des citoyens sont nombreuses. On peut notamment se référer aux ouvrages de C. Durandin (2004) ou I. Cîrstocea (2006). La croissance du taux d'abstention (56% de participation en 2000 contre 76% en 1996) et la propension à la mobilité des votes entre les partis y sont étudiées. L'Europe ne correspondrait plus au modèle attendu et ne permettrait pas de répondre aux espoirs de bien être fondés sur elle. Cette déception laisse place à l'enthousiasme lyrique et un ré-enchantement du monde roumain. On se réfugie dans ses acquis, ses particularismes. La désillusion entraîne également dans son sillage la nostalgie de l'ordre communiste ancien. Si la liberté n'y était pas garantie, au moins la sécurité l'était. Selon I. Cîrstocea (2006), le succès des images populistes mobilisées par le parti *Romania Mare*³¹⁹ s'explique par l'appel fait à un registre imaginaire local multiple et positif des perceptions de soi : la Roumanie forte, grande, le haïdouk ou encore le hip hop. Le registre des particularités roumaines à préserver et ancrées historiquement est ravivé.

À en croire les investisseurs occidentaux de Maureni ou plus largement de Transylvanie, ce sont les femmes qui mènent la danse en Roumanie. Elles seraient les plus efficaces, fiables et travailleuses.

³¹⁷ Propos tenus en juillet 2007.

³¹⁸ Gheorghe, vacher, 38 ans, 11/03.

³¹⁹ *Romania Mare* (la Grande Roumanie) : Parti national communiste fondé par Vadim Tudor en 1989. Il s'oppose aux réformes libérales. Le nom du parti fait référence à la brève époque dite de l'âge d'or lorsque le territoire roumain atteint sa superficie maximale entre les deux guerres.

J'ai fait venir 20 femmes de Roumanie en Belgique pour la cueillette des fraises. Elles gagnent 2500 euros tout compris, net en 2 mois. Je ne veux plus travailler avec les hommes car les deux que j'avais fait venir se sont fait prendre par la police avec deux autres Roumains qui avaient volé une voiture en France et siphonnait l'essence d'un camion de leur boulot sur un parking à Gerpinnes³²⁰.

Leurs liens familiaux seraient à l'origine de leur consciencieux labeur. Les femmes ne seraient pas *magouilleuses* ou *voleuses* comme les hommes et sembleraient moins perverses par le communisme, le laisser aller et la paresse. Cet éloge peut être une arme à double tranchant. Leur application souligne le fait que les hommes seraient totalement inactifs. Cette image extérieure est autre dans la société roumaine, ou du moins à Maureni. La tête du foyer c'est l'homme. Ainsi que mentionné au chapitre 3, traditionnellement en Roumanie, lors du mariage, les épouses rejoignent la famille de leurs maris. Une hiérarchie des sexes et des âges institue l'époux à la tête de la maisnie. Sa femme était également subordonnée à sa belle-mère (Stahl 1983, p. 11). La division sexuelle des tâches toujours d'actualité dans la *gospodarie* des héritiers du *gospdar*, ainsi que le chapitre 4 est associée à une répartition des espaces du foyer roumain. La femme est principalement responsable de la maison, de la cour et du potager ainsi que de la gestion générale des affaires domestiques. L'homme travaille la terre. *La division du travail entre les sexes est une des données fondamentales des sociétés paysannes traditionnelles. Que les vaches soient à la charge des femmes ou à celle des hommes, que les femmes travaillent ou ne travaillent pas dans les champs, sont des indices révélateurs, parmi d'autres, de la répartition des tâches, élément clé de l'organisation de l'exploitation* (Mendras, 1984, pp. 109-110).

Durant le communisme, l'accès à l'emploi pour les femmes mène à une réorganisation des rôles au cœur des maisnies. Une égalité des sexes est supposée. L'Etat, théoriquement³²¹, prend en charge une partie des responsabilités jusque-là réservées aux femmes engendrant une autonomie relative des filles et épouses à l'égard de leurs pères ou maris (Verdery, 1996, pp. 65-66 ; Gal et Kligman, 2000 : 48). Ces femmes travaillent dans l'enseignement, la santé, la culture, les industries textiles ou alimentaire et les services. En effet, l'Etat considère que ces domaines s'accordent avec la « féminité » le rôle de mère. (Verdery 1996, p. 67)³²².

³²⁰ Christian, agriculteur belge installé à Maureni, 67 ans, 07/06.

³²¹ K. Verdery atteste de la part de fiction de ce relais. Les femmes mènent leurs occupations en parallèle : salariées et femmes au foyers comme aujourd'hui. Verdery parle de *double-burden* (1996, p. 65). Selon S. Gal et G. Kligman (1996, p. 73-86), les changements liés à l'économie post-socialiste ont des répercussions différentes pour les sexes. Le chômage engendré par la faillite du système toucherait essentiellement les femmes. A Maureni, l'arrêt et le démantèlement des IAS et CAP touchent tous les travailleurs, hommes ou femmes. Les femmes, dans la continuité des pratiques communistes, demeurent au potager. Certaines cumulent un salaire et ces revenus domestiques.

³²² Voir notamment la conversation avec Maria de Gataia au chapitre 4.

L'homme reste donc l'élément représentatif d'une société roumaine encore fortement sexiste. La femme est souvent cantonnée au foyer et la division sexuelle des tâches y est prépondérante³²³. Elle est responsable de l'accueil et est au service de l'homme. Tous les foyers ne se ressemblent pas et le changement se fait sentir notamment à travers certaines stratégies migratoires, qui changent notamment le rôle des femmes en lui procurant un capital matériel et symbolique (Nagy, 2009). Même si elles ne filent plus, les femmes s'agitent à longueur de journée et sont toujours occupées. Ceci ne signifie nullement que les hommes ne font rien, mais ce sont eux que l'on retrouve aux terrasses des cafés selon les Européens présents.

Ce point de vue est en concurrence avec l'ancienne figure de la femme démoniaque : par sa beauté, elle chercherait à satisfaire ses envies de confort, à tirer profit de l'homme, à le détourner de son travail et une fois le mariage obtenu par piège, elle se laisserait aller. Cette figure de la femme piègeuse peuple aussi les propos des investisseurs européens. Pour Nicolas, jeunes agriculteur belge travaillant à Sipet puis près de Liebling, elles seraient toutes *des putes sans aucune classe* dont le seul souci serait de trouver un Occidental *assez con pour les ramener chez lui*³²⁴. Pour Christian, *jeunes, elles sont belles et sexy mais une fois casées, elles se laissent aller, grossissent et se foutent de tout*³²⁵. L'indolence masculine et l'activité féminine intense au foyer est une image couramment partagée à l'Ouest à propos des pays « orientaux » ou « du Sud » dits arriérés et ancestraux comme l'a démontré E. Saïd (1997). Dans les discours des hommes, les femmes qui travaillent ne seraient pas toujours bien vues : elles délaisseraient leurs tâches au foyer. Même si le baisemain se pratique encore avec les étrangères, le respect est autre avec les villageoises, les épouses ou les filles. Les femmes absentes sont alors rendues responsables de la décrépitude et de la fragilité des foyers. Indignes, elles laissent *traîner* leurs enfants ou plus jeunes, elles utiliseraient leurs atouts à des fins purement financières. La prostitution à l'Est comme à l'Ouest ternit encore un peu plus la réputation roumaine même si elle est souvent excusée par la pauvreté et présentée comme seule stratégie de survie possible des victimes roumaines. La représentation de la femme comme agent diabolique réapparaît. Sa mission serait de tenter les hommes roumains et de les égarer hors du modèle national vers la perdition. Cette image collective se fonde sur la tendance misogynie de la mentalité traditionnelle (Nicoara, 2002).

Les images du traître désertant ses couleurs sont aussi puissantes. Depuis que le paysan est construit comme incorruptible et préservant la spécificité nationale, la suspicion pèse sur les intellectuels, l'élite. L'auto aveuglement excuse les troubles actuels. Il est un appel à la solidarité nationale monolithique du rêve roumain. Le félon permet ainsi de départir le bien du mal. Un pont connecte les Roumains aux autres. Il permet d'évaluer la distance d'avec autrui, mais il est aussi un

³²³ Voir chapitre précédent.

³²⁴ Propos tenus dans une boîte de nuit près de Sibiu en 2006.

³²⁵ Propos tenus lors du salon de l'agriculture de Bucarest à la vue des hôtes en novembre 2002.

passage de la frontière, vers le côté maléfique et contaminé constamment percé de part et d'autre. *Apart from these projections of the collective imaginary, the renegade functions as a sociological symbol speaking of the individual caught, as in a spider's web, in between the need for ethnic-national survival, the attractions offered by assimilation and acculturation, and the natural, yet difficult, ethnic and cultural blend* (Mitu, 2001, p. 165). La conversion ou la transformation du nom pour se dire autre, le changement de comportement sont autant de trahisons faites à l'identité nationale. De même l'autre tzigane qui se présente comme roumain pollue-t-il aussi cette identité. De même ne plus travailler sa terre est une honte car ne correspond pas au modèle national. Le refus de certains de reconnaître leur « propre identité » en raison de l'ombre portée sur l'être roumain est souvent mobilisé. De tels comportements seraient expliqués par la motivation de vouloir quitter les mauvaises conditions des réalités roumaines. Ce serait une fuite en avant. *In fact, without ever being able to annihilate one another, shame and pride in being Romanian permanently generate and nourish each other in a dizzying swirl wherein the state of normality assumed without any inferiority or superiority complex appears as the tiniest ray of light, shimmering in the distance. It is based on such co-ordinates that the whole scenario of resistance to denationalisation as a theme of the Romanian self-image unfolds. Being a Romanian at all costs and not being a Romanian at all are the two privileged landmarks delimiting the void between a great fear and a great hope. Being a Romanian (or anything else) and just that, without vanity and without lament, without headaches and without qualms of conscience, was guilty sort of luxury which the collective imaginary of the nation refused to afford and which it has perhaps been unwilling to assume even to this day* (Mitu, 2001, p. 169).

7.3 D'ici et d'ailleurs

La mobilité est un facteur important de la distinction au village. Recherche de ressources économiques, fuite d'une dictature, recouvrement de la liberté de circuler, divers motifs y président. Ces trajectoires physiques s'assortissent de déplacements virtuels. Une mobilité de l'imaginaire les accompagne. Les normes, représentations et constructions identitaires se meuvent alors également. Une typologie succincte des formes migratoires présentes à Maureni pourrait se fonder sur de nombreux critères distinctifs comme la temporalité, le mouvement, les activités, la destination, l'origine sociale ou encore les buts recherchés. Pour ancrer la population et les représentations du *gospodar* ci-dessus évoquées dans des cas concrets, j'ai choisi de me baser sur la façon dont les villageois les définissent par référence aux liens sociaux établis ailleurs et conservés ici. Cette conception est également intimement liée aux projets migratoires qui peuvent évoluer et transformer le « profil » des migrants. La vision locale du « bien-fondé » de cette migration résultant d'une estimation des avantages et inconvénients pour le migrant et pour son entourage familial ou élargi au réseau de solidarité dans lesquels la famille s'inscrit importe tout autant. Ces modèles ne sont pas exclusifs les uns des autres, mais constituent des passerelles. Ils interagissent entre eux. La distinction de ces va-et-vient

souligne leur enclassement et permet d'entrevoir leur évolution, les glissements entre diverses formes de flux migratoires.

Le phénomène de la démultiplication de la migration du travail dite pendulaire est relativement neuf à l'Est (une dizaine d'années). *L'effondrement des régimes communistes dans les pays d'Europe Centrale et Orientale a conduit, entre autres phénomènes, à donner une visibilité à des mouvements de circulation migratoire différents de ceux d'avant 1989 qui étaient pour leur part ancrés dans une longue tradition d'émigration sans possibilité de retour. Les migrations définitives sont devenues rares, tandis que le va-et-vient est bien plus important qu'avant (Diminescu, 1999, p. 2).* Débutée avec les échanges transfrontaliers³²⁶, cette mobilité s'est ensuite étendue vers l'Allemagne et l'Autriche. Les contacts tissés avec les « Allemands » de Roumanie ayant quitté le pays ont servi de base à la formation de réseaux migratoires (Michalon, 2003 ; Potot, 2003). Peu à peu, cette migration s'est étendue aux pays plus éloignés : USA, Australie, Canada. Au départ clandestine, ces « fuites » installaient les candidats au voyage dans la longue durée. L'illégalité de la présence roumaine sur ces territoires étrangers a engendré une invisibilité de cette population contrairement au titre proposé par D. Diminescu pour son ouvrage *Visibles mais peu nombreux* (2003). La modification de la loi européenne relative aux visas touristiques dès le 1 janvier 2002 « facilite » la migration. Un séjour de trois mois est alors envisageable et renouvelable après un retour au pays. La migration pendulaire s'installe. *Par conséquent, la sélectivité de la migration a changé : si, au départ, les gens avaient besoin de réseaux sociaux informels et d'un capital de départ assez important pour accéder à des visas et du travail une fois à l'étranger, après 2002 la migration est devenue facile. Il suffisait de partir et se « débrouiller » une fois sur place, dans certains cas l'aide d'un réseau transnational déjà existant étant encore, mais de moins en moins, présent. Des agences se spécialisant dans la traduction des qualifications ouvrières en diverses langues et le transport se font la concurrence pour les prix les plus bas (Nagy, 2009).* Outre la forme et les relations, ce changement de législation provoque également un changement de la durée des séjours écourtés et des destinations européennes (Espagne et Italie principalement). Depuis l'intégration de la Roumanie à l'UE en 2007, la légalité limitée à un séjour touristique s'amenuise : certains pays acceptent la libre circulation des Roumains sur leur sol (Finlande, Suède, Pologne, Slovaquie, République Tchèque, ...) d'autres non (Espagne, Italie). La libéralisation du marché du travail n'adopte pas non plus les mêmes formes dans chaque état membre.

Les diverses facettes du phénomène migratoire informent et transforment l'identité locale du lieu d'origine et se répercutent sur l'identité des héritiers du *gospodar*, leurs normes et valeurs.

- Les immigrés extérieurs : les investisseurs occidentaux s'installant depuis l'ouverture du marché foncier roumain.
- Les immigrés intérieurs sont des Roumains issus de la migration à l'intérieur du pays imposée par le régime communiste ou pour trouver du travail dans les grandes plaines agricoles dès la

³²⁶ Voir chapitre 2.

chute du régime. Ils sont difficilement identifiables car certains se prétendent « du village » face aux nouveaux arrivants de la Révolution alors que face à d'autres, originaires de Maureni, ils se disent d'une autre région. Un « ajustement » s'opère selon le contexte (l'altérité en présence et le niveau identitaire de référence) et le statut identitaire auquel l'acteur prétend.

- Les émigrés s'installent principalement dans le pays vers lequel ils partent. Il s'agit de la première forme de migration roumaine : illégale et de longue durée. Ils se tournent ainsi vers le modèle culturel du pays d'accueil. Certains maintiennent des contacts avec le village. Daniela a fui la Roumanie pour l'Autriche en 1988. Elle y vit, y travaille, y a fondé une famille. Cependant, elle conserve une maison à Maureni où vivent ses parents. Elle y a ouvert un magasin et loge les vendeurs dans sa maison afin qu'ils en profitent tout en veillant à son état. Elle séjourne au village lors de chaque période de vacances scolaires : Noël, Pâques et en été. Les Souabes retournés vers la mère patrie avant ou après la Révolution sont soit, comme Daniela, des émigrés vacanciers soit des émigrés définitifs. Alors que les premiers ont conservé un pied à terre à Maureni et le restaure souvent à la mode allemande, les seconds ont tout vendu ou tout perdu et ont rompu tout contact. Le mari de Pusa a ainsi abandonné, selon sa femme, sa famille. Elle n'a plus jamais eu de nouvelle de son époux et s'est remariée car tenir une *gospodarie* seule n'était pas vivable. Elle ne m'a jamais parlé d'un possible regroupement familial. Ces émigrés dits ethniques ne sont pas les seuls à avoir quitté définitivement Maureni. Après la révolution, la mère d'Alina Tene est partie travailler comme femme de chambre à Paris et n'est jamais rentrée. Si au début elle écrivait à sa fille et envoyait des photos et de l'argent, les contacts se sont estompés. D'autres ne reviennent pas car ils se sont installés plus loin en Australie, aux USA mais les contacts sont plus facilement maintenus actuellement grâce aux mails ou à *skype*. Les nouvelles technologies raccourcissent en quelque sorte plus efficacement les distances que le courrier postal. Les émigrés favorisent souvent la mobilité d'autres villageois en établissant des contacts dans l'ailleurs facilitant la venue des transmigrants.
- Les transmigrants (Glick Schiller, et al., 1995, pp. 48-63) appartiennent aux lieux où ils ont établi des contacts. Il s'agit de la vague migratoire facilitée par la législation de 2002. Ana s'est établie en Autriche en travaillant d'abord comme saisonnière puis dans la restauration. Sa soeur vit actuellement avec un Autrichien possédant une compagnie de taxis. Ses contacts lui ont permis de trouver du travail pour sa soeur. Elles reviennent de temps à autre, pour les fêtes, mais pas à des dates fixes. L'argent gagné sert notamment à payer la famille Badita qui s'occupe des enfants et à restaurer l'habitation. Dan est célibataire. Cet ancien tractoriste travaille depuis 4 ans dans la construction en Espagne, près de Valence. Il passe l'hiver sur la côte hispanique et l'été, il restaure sa maison à Maureni avec l'aide de quelques amis qu'il rétribue. Ces différents transmigrants ne s'installent pas totalement dans la société d'accueil. Ils conservent un statut d'étranger avec ou sans papier. Les liens maintenus avec la famille et la

communauté alimentent leur identité culturelle roumaine, leur sentiment d'appartenance à Maureni plus qu'à l'ailleurs. Pourtant, leurs comportements changent. Les normes de référence ne sont plus les mêmes que celles de la communauté de par l'apprentissage d'une autre langue et la fréquentation d'une autre culture. Ils ne sont plus d'ici ni d'ailleurs mais entre les deux. Ils se composent ainsi une identité particulière qui leur est reconnue par les villageois. Souvent, le projet migratoire en cours évolue vers d'autres métiers et d'autres régions de fréquentation au gré des contacts tissés dans le réseau migratoire roumain (Potot, 2003). Leur mobilité ne semble pas avoir d'achèvement, de retour définitif prévu. Cette forme de mouvement, rare sous le communisme, existait cependant. En effet, Victor s'est ainsi rendu en Russie durant plusieurs années pour travailler en usine sur des prototypes de locomotives. Lui aussi est imprégné d'un monde autre que la référence villageoise.

- Les migrants ponctuels se rendent à l'étranger pour de brèves périodes (également post 2002). Souvent leur séjour en Europe occidentale n'excède pas les trois mois autorisés par le séjour touristique. Ce voyage est l'occasion de travailler légalement ou non dans des champs de fraises en Belgique. Ainsi, Nicolae me dit que son fils a créé une agence intérim les envoyant à Gerpinnes lui, sa femme et d'autres habitant de Maureni ou de Gataia. Chaque année, ils résident 1 à 3 mois dans de mauvaises conditions, à 10 par caravanes sans commodités, au cœur des champs où ils travaillent longtemps, par tous les temps et sans congé. Saveta, avant de trouver un travail dans la fabrique de pantalon italienne du village, est partie à la cueillette. Le coût des soins que nécessite son mari engloutit tous les revenus familiaux. Ce salaire a aussi permis de meubler la maison comme je l'ai déjà dit. Loin d'être une accumulation de revenus pour maintenir une certaine aisance du foyer, le salaire est ici indispensable à la survie du ménage. Ces migrants ponctuels demeurent ainsi inscrits dans la seule société de départ malgré les observations faites d'autres façons d'être au monde qui peuvent être adaptées localement plus qu'adoptées unilatéralement comme les aménagements intérieurs de leur *gospodarie* l'a montré. Les relations dans le pays de départ sont instrumentales. Le travail fourni permet d'amasser une somme d'argent inespérée avec un salaire roumain. Il agrmente la vie locale de la famille et du réseau de relation de celle-ci ou répond à des besoins urgents.
- Les migrations ratées : plusieurs villageois sont également identifiés comme des personnes ayant tenté l'aventure de la migration définitive. Besarab, propriétaire d'un magasin, est parti quelques semaines aux USA avant de rentrer au village. Ayant conservé son activité, lors de son retour il a pu retomber sur ses pattes. Ce n'est pas le cas du fils de Luci qui, parti s'établir avec sa famille au Canada, avait revendu son appartement et tout le mobilier. Après trois mois, ils sont rentrés en soulignant l'impossibilité de s'adapter et de s'intégrer à la société canadienne. Depuis, un de leur fils vit chez Luci tandis que les parents cherchent un emploi pour financer l'achat d'un nouveau logement. Ces échecs sont ici mobilisés au même titre que les migrations réussies car ils influencent également le regard porté par les villageois sur

l'ailleurs et sur la mobilité. Les témoignages souvent discrets de ces acteurs revenus précipitamment sont mobilisés comme preuve des difficultés engendrées par la mobilité. Ils soutiennent également le changement des représentations que les villageois peuvent se faire de l'Europe, de l'eupéanisation en cours et des répercussions inévitables sur la roumanité dont la *gospodarie* est un trait.

Les catégories répertoriées dans le tableau se recoupent mais ne se superposent pas. Les étrangers ne sont pas seulement les immigrés, les étrangers intérieurs sont les *tope*, mais l'élite n'est pas seulement formée d'autochtones. La variété des formes migratoires illustrées par la typologie dressée laisse sous-entendre que les passerelles dressées entre deux mondes peuvent diverger selon les contacts tissés dans le pays où l'on se rend et la communauté que l'on quitte. Pour A. Portes (1999, pp. 15-25), les migrants construisent des enclaves sociales différentes du modèle dominant influant sur l'être de la localité d'origine. Ils diffusent chez eux d'autres modèles tout en témoignant ailleurs de leur culture d'origine. Ces échanges ne peuvent-ils être considérés comme des mélanges entre société roumaine en « transition », oscillant entre tradition et modernité et l'Occident ? Ne trouve-t-on pas ici trace d'un bricolage identitaire ?

7.4 Bricoler pour sortir de l'impasse identitaire

6.4.1 Ni clash ni globalisme

Du *Mc World* de B. Barber au *choc des civilisations* de S. Huntington, les approches de la mondialisation sont variées et complexes et ne sont pas sans rappeler les débats classiques entre les tenants de l'universalisme et du relativisme culturel. Pour les premiers, les différences culturelles sont destinées à s'effacer au profit de la raison et des droits universaux mais aussi, maintenant, du marché. Tout particularisme peut ainsi être considéré comme une menace pesant sur les libertés individuelles, les droits de l'homme et être une source de violence tout autant qu'une aliénation. Une homogénéisation induite par la généralisation de la consommation et de la communication de masse sous l'égide des USA se combinerait avec une fragmentation contre laquelle les particularismes identitaires sont brandis comme un bouclier. Ce type de processus est visible à Maureni où l'eupéanisation est conçue comme l'enfant des eurocrates sans véritable rapprochement avec les pratiques sociales. Elle est porteuse d'un espoir qui se dissipe. En revanche, une possible eupéanisation inconsciente des mœurs se dévoile. L'eupéanisation par des normes dénoncées sur le terrain fait écho aux pourfendeurs de la mondialisation menaçante et agressive. Des différences sont réinventées localement et se traduisent par une exacerbation des spécificités identitaires dont le *gospodar*.

Les usages, l'attitude de consommation des produits globaux sont localisés. Les fonctions économique, sociale, culturelle diffèrent du lieu d'origine et les formules sont adaptées aux conditions locales. Ainsi, par exemple, dans son étude sur le MacDonald de Moscou, Shannon Peters Talbott (1995) parle de localisation globalisée : les produits mondialisés marchent seulement s'ils s'adaptent à la culture et aux marchés locaux. Le MacDonald de Timisoara est fréquenté principalement par la jeunesse dorée citadine et les touristes tandis que les autres se nourrissent de *pleskavita* à 0,50 cents vendues dans des cabanons ou les prêts-à-manger locaux. Le MacDonald serait-il une forme de mélange ? *L'erreur commune est d'imputer cette irréductibilité de la différence au poids de la « culture », ou plus exactement au rapport exclusif que chacun est censé entretenir avec « sa » culture* (Bayart, 1996, p. 25). Le système monde de I. Wallerstein ou les écrits de A. King (1997) révèlent une combinaison d'homogénéisation et de diversification dans le monde. Le capitalisme, la modernité peuvent avoir des conceptions différentes selon les époques et les espaces. L'économiste M. Storper indique à ce propos : *The loss of « authentic » local culture in these place (smaller U.S. cities) is a constant lament. But on the other hand, for the residents of such places – or of Paris, Colombus, or Belo Horizonte, for that matter – there has been an undeniable increase in the variety of material, service, and cultural outputs. In short, the perceived loss of diversity would appear to be attributable to a certain rescaling of territories : from a world of more internally homogeneous localities, where diversity was found by traveling between places with significantly different material cultures to a world where on travels between more similar places but finds increasing variety within them* (Storper M. cité par Nederveen Pieterse, 2004, p. 52). L'avenir verrait le triomphe de l'américanisme et le désenchantement d'un monde uniformisé enfermé dans la cage dorée du global. N'est-ce pas considérer les valeurs des groupes dominants comme celles qui prévalent dans les groupes dominés ? Le goût des uns expliquerait le goût des autres mais dans une moindre mesure puisque certains disposent de moins de moyens matériels et symboliques. Les goûts des dominés ne seraient qu'une pâle tentative de copier les dominants. Les groupes dominés se réduisent même parfois à être ce qu'ils ne sont pas. Aucune contre-culture, aucune résistance, aucun contre-pouvoir ne s'installe. Seules des représentations imitatrices maladroites de la culture principale existeraient. Les groupes dominés s'apparentant en quelque sorte à n'être que les marionnettes des dominants ventriloques, subissant leur joug et renouvelant sans cesse cette hiérarchisation en raison de leur incapacité à agir. Le monde se réduirait aux nouveaux colons et à leurs dociles victimes. Cette victimisation est présente dans les représentations identitaires des villageois interrogés. Cependant, il faut veiller à ne pas confondre la production culturelle technico-marchande et la culture par laquelle l'homme s'inscrit dans le monde. C. Von Barlowen écrit : *l'homogénéisation du monde s'accomplit uniquement dans l'esprit d'une rationalité du marché, et en aucun cas par la création d'une identité collective du monde qui pourrait avoir un véritable effet de transition et d'union entre les cultures et les religions* (Von Barlowen, 2003, p. 382). Pourtant, une interprétation ethnocentrique des droits de l'homme assimile également l'universalité à la vision occidentale de ces droits. Ils sont parfois dénoncés comme le dernier avatar de l'impérialisme (Bibeau, 2000). R. Panikkar (1982) et C. Eberhard (2003) à sa suite prodiguent, par exemple, de passer

de l'universalisme à l'universalité de ces droits par la recherche de concepts homéomorphes. Bien que la portée de ces droits ne soit pas mise en doute, leur enfermement dans une perspective strictement culturaliste annihile leur efficacité. À l'inverse, comme enseigné par le courant anti-utilitariste, *c'est la culture qui constitue l'utilité* (Sahlins, 1980, p. 8) sans que cette raison culturelle détermine les actions. Je valorise des approches qui, à l'image de celle d'A. Appadurai (1997, p.32), développent l'idée d'une *tension entre homogénéisation et hétérogénéisation* culturelles dans un nouveau rapport entre le local et le global.

S. Huntington (1996) compare les civilisations à la tectonique des plaques : tout mène au conflit entre l'Occident et le reste du monde dont la figure la plus menaçante est l'Islam. Ce nouveau péril « jaune » remplace l'ennemi d'hier. Pour cet auteur, la modernisation du reste du monde se fait sans occidentalisation provoquant ainsi un danger car les différences brisent alors l'hégémonie de la civilisation occidentale. Les cultures sont donc conçues comme des ensembles disjoints séparés par une frontière. Le partage du monde en civilisations est un cliché dont chaque encyclopédie historique mondiale témoigne. J. Herder avait déjà relié frontières culturelles et Nation. Le nationalisme se fonde sur le territoire et la langue. La race, quant à elle, établit la biologie comme destinée. La culture humaine serait donc une mosaïque de cultures. Il y a réification du local sans considération de l'entrejeu entre local et global, soi et autrui. Les identités sont sédimentées par des marqueurs considérés comme rigides, établis et éternels. L'avenir est synonyme de conflit entre des cultures que tout sépare ou, moindre mal, d'un monde composé d'un ensemble d'archipels culturels fondamentalement différents dont le seul dialogue peut mener au conflit. Le communautarisme et les différences culturelles sont perçus non seulement entre les sociétés mais aussi au cœur des groupes sociaux. Le rapport entre les groupes est passé sous silence ainsi que les représentations que les uns se font des autres. L'identité ne s'acquerrait que par l'appartenance qui divise les êtres en groupes. Une forme d'indigénisme tend à s'instaurer. Les identités ethniques sont réhabilitées au détriment des appartenances à des classes transgressant les ethnies. Une pensée de la séparation et du retranchement des cultures s'adjoint dès lors facilement de perspectives surfant sur la vague de la pureté « raciale », culturelle et/ou de l'évolutionnisme ethnocentrique.

M. Wieviorka affirme que l'idée de culture est non-conflictuelle. La culture définit un groupe par des traits qui l'enracinent et ne renvoie pas à un conflit social ou à un rapport hiérarchique. Selon A. Touraine, par cette réduction des relations intergroupes à un conflit entre deux cultures étrangères, *on se trouverait conduits à mener l'analyse non plus en termes de rapports sociaux, mais de relations intersociales, comme s'il s'agissait d'une lutte entre deux Etats, dont on supposerait qu'ils n'appartiennent pas à un même ensemble social général, au moins quant à l'objet de leur conflit. Ce serait revenir à ... l'image d'un affrontement purement politique et presque territorial ... L'image apparemment radicale d'un jeu à somme nulle conduit en fait à une conception très affaiblie des classes sociales, réduites à n'être que les acheteurs ou les vendeurs sur un marché abstrait où les parties en présence à*

une table de négociation ... On représenterait les classes comme des adversaires indépendants l'un de l'autre, comme deux nations se combattant militairement. Image trompeuse, car si elle semble donner la plus grande force au thème du conflit, elle fait oublier qu'entre les classes opposées existent des rapports de domination (1973, pp. 158-159). Percevoir les groupes, les cultures comme des isolats réduit au silence ce qu'ils doivent à leurs rapports entre eux. La part d'altérité constitutive de toute identité est passée sous silence. Par ailleurs, les représentations culturelles opèrent une simplification et une généralisation des groupes en réduisant la différence interne aux entités groupales. Elles ignorent le processus d'identification lié aux interactions entre groupes, cultures qui ont des statuts différents.

La pensée de « l'unité dans la diversité » espérée par E. Morin devenue le slogan brandi par les institutions européennes³²⁷ me donne à réfléchir depuis quelque temps. M'ayant accompagné en Roumanie, et encore quotidiennement, au vu de l'apparente incapacité de nos sociétés à sa mise en pratique, elle est l'occasion de réfléchir, à travers le bricolage au dépassement de l'oscillation et de l'opposition construite dans la compréhension « habituelle » de l'identité entre même et différent, universalisme et particularisme, global et local, autrui et soi ou encore Ouest et Est, Occident et Orient, modernité et tradition³²⁸. Ces concepts maintes fois repris dans la littérature anthropologique, historique, sociologique, ... sont ambigus. Quantité de notions leur sont associées : mélange, métissage, hybridité, syncrétisme, créolisation, glocalisation, ... Métissage et bricolage se recourent. Tous deux ont trait, dans la conception dynamique ici défendue, à l'identité. Le sentiment d'identité relève de la culture, de *l'ordre signifiant de perception, de schèmes symboliques déterminés* en transformation lente et continue (Shalins, 1980). Le bricolage est le processus de mise en ordre du monde intégrant ce nœud métisse à un « stock précontraints » de références identitaires (Lévi-Strauss, 1962). Dans le contexte actuel de rapprochement entre le local et le global, des références culturelles différentes qu'elles appartiennent à des « aires » localisées ou diffuses (Braudel, 1963 ; Appadurai, 2001) s'intègrent au bricolage. La littérature sur le métissage a fourni de nombreuses réflexions dont la portée enrichit la pensée du bricolage. Si les termes sont différents, le choix d'insister sur le bricolage vient du fait que le métissage est considéré comme une partie de ce processus plus large.

³²⁷ Dont je pense qu'elles travestissent l'idée en limitant l'interculturalité à une multiculturalité. Elles la cantonnent à une superposition de traits rendant visible la pluralité des cultures en contact et quelques métissages sans mener une réflexion plus profonde sur les limites et enjeux éthiques et ontologiques d'une pensée de l'interculturalité associée au bricolage identitaire. Il s'agirait de creuser cette affirmation afin de l'argumenter. Ce n'est pas la prétention de cette étude. Cependant, le livre blanc sur le dialogue interculturel rédigé par le Conseil de l'Europe propose ce type de formulation première. Voir http://www.coe.int/t/dg4/intercultural/Source/White%20Paper_final_revised_FR.pdf, consulté le 15/06/08.

³²⁸ À cette fin, je préfère parler de bricolage identitaire que d'identité bricolée. Insister sur le processus permet d'éviter de se centrer sur un terme objet de réification et source de conflits. F. Laplantine écrit à propos de l'identité : *Mobilisée chaque fois qu'il s'agit d'éviter de penser l'altérité qui est en nous, le flux du multiple, le caractère changeant et contradictoire du réel ainsi que l'infinité des points de vue possible sur ce qui est potentialité ou devenir, elle l'este plus qu'elle ne fait avancer* (1999, p. 18). L'identité n'est pas une réalité opératoire mais un énoncé performatif d'une grande efficacité idéologique auquel recourent fréquemment (pour ne pas dire toujours) les institutions et le sens commun.

Des auteurs tels que S. Gruzinski, F. Laplantine ou J-L. Amselle ne parviennent pas à dire ce qu'est le métissage (sinon sa pluralité), mais tout au plus *ce qu'il n'est pas* (Laplantine, Nouss, 2001, p. 80). Loin de prétendre dépasser leurs approches, ces auteurs sont la base de l'analyse des articulations, des composantes et des fonctions du bricolage identitaire dans le village de Maureni. Le bricolage est cependant distingué des notions de mélange bariolé, d'exotisme « low cost » que chacun s'approprie. Cette juxtaposition, cette coexistence temporelle et spatiale d'éléments divers, syncrétisme, éclectisme ou exotisation est malgré tout analysée. Elle est présente sur place comme partout où la mondialisation, qui pour certains est une occidentalisation du monde, s'installe. Pour autant, le bricolage ne se réduit pas à une *banale idéologie de la mondialisation* (Whittaker, 2002). Il ne s'agit pas non plus d'une négation de l'altérité comme le défend A. Toumson (1998). L'identité se vit aussi comme différente d'une altérité et comme mêmeté partagée avec ses ego. Les pratiques recèlent également autre chose de déterminant. Il ne s'agit nullement de résoudre naïvement ou « euphoriquement » des contradictions, des oppositions dans un monde où la norme demeure la recherche perpétuelle de la stabilité, de la continuité, de l'identité. La vision défendue suppose de questionner le sentiment de posséder une identité continue, stable et comme définitive. Le bricolage se lit en filigrane de la rencontre, et est avant tout, comme l'a montré P. Ricoeur (1990) une reconnaissance de l'altérité en soi-même, une conception de l'alter en son ego, de *soi-même comme un autre*. Ainsi, fidèle à l'idée que le bricolage surgit dans les marges, c'est entre l'homogène et l'hétérogène, l'unification et la fragmentation, entre l'intégration totale et le repli communautariste, l'unité et la diversité, la continuité et la rupture que navigue ce texte. Les marges deviennent en quelque sorte des carrefours où ces notions souvent opposées et proposées alternativement comme modèles ailleurs se nouent et s'entrelacent ici. L'oscillation entre ces pôles d'attraction antithétiques laisserait place à leur association. Résistance, le bricolage s'oppose tant à l'uniformisation croissante supposée ou réelle qu'aux particularismes paroxystiques. Composition, il s'apparente plus à un échange certes déséquilibré bien souvent sans abolir les contraires et les contradictions. Processus en perpétuel devenir, il naît de l'entre-deux, des marges, des carrefours où l'on circule sans cesse entre conjonction et disjonction (Cognet, 2003). La créativité du bricolage dans les stratégies qui oeuvrent sur le terrain autour de la figure du *gospodar* est centrale. Au-delà des discours et actes mettant en exergue la continuité ou le changement, mais sans les oublier, les rejeter ou en faire abstraction, l'inventivité du bricolage noue en un cycle continu et évolutif changement et permanence: rupture dans la continuité et continuité dans la rupture.

6.4.2. Bricolages identitaires des Maureniens dont les héritiers du *gospodar*

Pour C. Lévi-Strauss (1974, pp. 16- 33), le bricoleur recourt à des moyens détournés pour œuvrer. A la différence de l'ingénieur, son *univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord »*, c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites

au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. L'ensemble des moyens du bricoleur n'est donc pas définissable par un projet (...); il se définit seulement par son instrumentalité (...), parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que « ça peut toujours servir ». De tels éléments sont donc toujours à demi particularisés : suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état ; mais pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles ; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type (p. 27). La panoplie dont dispose le bricoleur est précontrainte. Elle lui permet de faire face aux situations nouvelles auxquelles il est confronté par une réorganisation : les anciennes fins jouant le rôle de moyens (Lévi-Strauss, 1974, p.31). Le *gospodar* cuisiné aux diverses sauces de l'histoire se recombine dans différentes directions selon la position du bricoleur au village, selon la norme en vigueur et selon ses attentes quant à la hiérarchie sociale locale. Le paysan est devenu une figure nationale identitaire, un emblème bricolé sur base des faits historiques de sa condition, de la communauté (*obste devalmase* puis lignagière) et de la *gospodarie* devenue *mixte diffuse* et enfin de ses avatars actuels (coquille, nid, boussole, ...) vus précédemment. Différentes étapes, différents bricolages ont eu lieu en mettant en exergue des éléments historiques remaniés à des fins politiques. Une première démarche dans le bricolage est de se tourner vers le passé, un ensemble existant d'outils et matériaux et *en faire ou refaire l'inventaire* (p. 28). Ces éléments sont ré-interrogés et investis d'un sens adapté à la fonction recherchée *contribuant ainsi à définir un ensemble, à réaliser, mais qui ne différera finalement de l'ensemble instrumental que par la disposition interne des parties* (p. 28). L'histoire de chaque pièce, ses usages précédents en restreignent l'usage potentiel. Par ailleurs, la fonction peut être adaptée : un outils peut être multifonctionnel, être usité pour autre chose que sa fonction première *si bien que chaque choix entraînera une réorganisation complète de la structure, qui ne sera jamais telle que celle vaguement rêvée, ni que telle autre, qui aurait pu lui être préférée* (p. 29).

Si le bricolage lévi-straussien traite de la « refonte » d'un stock précontraint de références culturelles, celles-ci peuvent émaner d'*aires culturelles* diverses (Braudel, 1963). Elles ne se cantonnent pas à une culture. Le bricolage est également métissage. La figure de *gospodar* historiquement bricolée est (re)bricolée actuellement. Elle adjoint au stock hérité du passé, à nouveau réinterprété sans nécessairement briser les sens préalables imputés à cette figure, des références réelles ou imaginaires nées du contact avec les investisseurs occidentaux, des récits des migrants, des représentations de l'autre (et donc de soi) diffusées dans la presse et construites au cours du temps. Loin d'être un phénomène neuf, déjà à la préhistoire (- 40 000 à - 33 000 ans) une « proximité » entre *Homo neanderthalensis* et *Homo sapiens* avait cours³²⁹, cette globalisation est tout de même une accélération

³²⁹ De nombreux scientifiques (Cohen, 2005 ; Barriel et Tillier, 2002, D. Palmer, 2003, 2007, les nombreux travaux écrits et filmiques de Coppens) se passionnent pour cette « rencontre ».

et une intensification de ces liens transnationaux. Pour F. Braudel, une civilisation est une réalité globale : à la fois un espace, une société, une économie et un ensemble de mentalités collectives (ce à quoi on ramène souvent l'idée de culture). Les civilisations sont des continuités et leur histoire s'inscrit dans la longue durée. On ne peut nier ni l'existence de comportements, de modes de vie, de valeurs similaires dans de vastes espaces formant ce que F. Braudel appelle des *aires culturelles* ni le partage de *flux* communs d'une culture dite globale (Appadurai, 2002), d'une *communauté imaginée* supportée par la technologie outrepassant les Etats-Nations (Castoriadis, 1975). D'un côté le partage d'un environnement « naturel » localisé de l'autre d'un milieu « virtuel et transculturel » déterritorialisé forment respectivement des cultures et une culture de masse. Il s'agit d'un second niveau de bricolage. Ceci n'entérine pas, en vertu du point précédent, ni une irrémédiable différence entre les appartenances culturelles (européennes et non-européennes pour F. Braudel) ni une uniformisation par une culture universelle d'extraction occidentale. Si des lignes de partage existent entre des cultures d'une part et que les frontières s'amenuisent entre les Etats-Nations d'autre part, il ne s'agit nullement de dresser des murs, de prétendre au particularisme ou de supprimer les spécificités en faveur d'un impérialisme et un déterminisme technologique contrairement aux multiples manipulations de ces tendances dans les discours institutionnels ou le sens commun. Carrefour des mondes européens occidentaux et orientaux, la Roumanie est un lieu de rencontre, de métissage de diverses influences, d'intersection « d'aires culturelles » et de civilisations. L'histoire des dominations et oppositions successives sur ce territoire ont donné lieu à une culture et une mémoire collective qui se poursuit et se (re)forme depuis l'effondrement du régime communiste, la réouverture à l'Ouest, l'intégration européenne et la participation à la mondialisation. Un « nouveau » bricolage a lieu. Les éléments précontraints du stock de références culturelles roumain bricolés au cours des siècles et actuellement se mélangent à des références occidentales et mondiales. Le stock du bricoleur poursuit son bricolage. Des rapprochements, des chevauchements et des entremêlements construisent et déconstruisent les marqueurs identitaires bricolés pour se distinguer et se donner sens, ordonner son monde selon des rapports de forces, de domination, de pouvoir propres aux relations entre les groupes tel que mentionné ci-dessus. M. Mesnil (1999, 2003) identifie une très ancienne « culture commune », *d'aucuns ont tenté de la définir comme l'apanage d'un homo balkanicus auquel l'Occident n'a jamais fait sa place*. Cette « autre Europe » est *héritière de 2000 ans d'histoire au cours desquels s'est élaboré un autre modèle de société, issu d'une longue cohabitation multi-ethnique, multilingue multireligieuse* (Mesnil, 2003, p. 41). Ce modèle particulier sud est européen épouse les contours de « l'aire culturelle balkanique » formée d'un mélange, *d'un fond thraco-illyrien et hellène, auquel viendront se mêler les apports dus aux mouvements successifs de romanisation et de slavisation (y compris des migrations tatares) ainsi que l'apport issu de la diaspora tardive des populations juives et tsiganes* (Mesnil, 2003, p. 42). En aucun cas cette « aire culturelle » n'est délimitée par des frontières clairement établies. Il s'agit de zones fluctuantes au gré des contacts avec l'altérité ainsi que F. Barth (1995) le défend. Cette aire fait sens pour l'observateur adoptant un point de vue extérieur, se plaçant à distance de l'objet (regard etic) mais aussi pour ses membres conscients de leur solidarité même si les marqueurs de

l'altérité et les éléments sur lesquels reposent leur communalisation (Weber, 1971) ne sont pas identiques (regard emic). Les groupes construits par le chercheur ne coïncident pas nécessairement avec le groupe par lequel l'autochtone se dit. P. Mercier (1968) repris par M. Mesnil (1999, p. 154) utilise la métaphore du cercle pour expliquer le modèle des aires culturelles : *le centre manifeste la plus grande fréquence des traits typiques de l'aire considérée ; en s'éloignant vers l'extérieur, cette fréquence diminue, les traits physiques perdent de leur netteté, ils se mêlent de plus en plus à des traits caractéristiques des aires culturelles voisines*. Ce qui vient d'être dit peut être schématisé. Plusieurs aires culturelles se rencontrent sur l'espace roumain sans s'y limiter : leurs rencontres historiques donne naissance à l'aire balkanique qui recroise actuellement « l'aire occidentale » et « découvre » « l'aire diffuse globale ». Culture de masse globale, aire culturelle, identité nationale et identités locales et individuelles s'interpénètrent selon divers bricolages et le poids relatifs accordé à chaque « couche » par les bricoleurs en fonction de l'idéologie dominante, de la mémoire collective, du contexte de rencontre, des intentions et de la réputation des acteurs. Ils donneraient naissance à des réseaux culturels : des bricolages de stocks culturels métissés inscrits localement et globalement remodelant et réinterprétant sans cesse le système de valeur *gospodar*. Des modifications visibles, matérielles ou comportementales apparaissent.

La mondialisation opère un double processus de fragmentation et d'unification problématisant les liens noués entre identité et localité. Il s'agit tout autant des causes que des conséquences. La résurgence des communautarismes d'une part et le partage d'une culture transnationale, transculturelle d'autre part sont les deux faces d'une même médaille de la « crise » identitaire. La reconfiguration du local traversé par les flux mondiaux (mobilité des biens matériels et symboliques ainsi que des personnes) engendre une transformation des identités vécues comme insécurité mais est aussi la réponse que les acteurs apportent à ce problème. Les mécanismes de l'identification débordent le local tout en produisant du local. *S'il n'est plus possible, aujourd'hui, de penser les phénomènes sociaux en s'enfermant dans le seul cadre des sociétés nationales et des Etats-Nations, ni de considérer les phénomènes culturels comme exotiques ou extrinsèques (...), cela signifie que les particularismes culturels doivent être examinés dans leurs dimensions spatiales, sans limiter l'analyse à l'espace de la trilogie classique Société/ Etat/ Nation. (...) Il n'y a ni nécessaire continuité d'un niveau spatial à un autre, ni homothétie inéluctable des problèmes en jeu, comme si le niveau « macro » n'était que la simple généralisation du niveau « micro » : à chaque niveau, local, national, trans- ou international, s'observent des dimensions qui peuvent être distinctes, voire divergentes, et qui pourtant ne doivent pas interdire de chercher à penser l'expérience considérée dans sa totalité* (Wieviorka, 2005, p. 48). F. Laplantine et A. Nouss considèrent le métissage comme une caractéristique du genre humain. Ses composantes gardant leur intégrité, il est une troisième voie entre l'unification totale par homogénéité et la fragmentation différentielle de l'hétérogène. *Le métissage n'est pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais la confrontation, le dialogue* (Laplantine, 1997, p. 10). Il en est de même pour le bricolage. Cependant, les auteurs ne décrivent pas concrètement l'articulation des composants pluriculturels du mélange. Leur approche devient métaphysique et rend difficile la distinction à établir entre métissage et non-métissage aboutissant à un

tout métissé y compris son contraire. L'alliage ne permettrait plus de distinguer passé, présent et futur. Il opèrerait des reconfigurations qui rendent *méconnaissable ce qui était, au point que toute notion d'influence, d'appartenance, d'héritage, de transmission même devient dérisoire* (Laplantine, 1997, p. 84). Pour ma part, je considère que la mémoire du passé en articulation avec le présent et le devenir des acteurs marque la composition du bricolage. Les représentations de soi et d'autrui sont non seulement fondées sur une mutuelle influence, mais l'articulation des liens passés et la projection de contacts futurs engendre la formulation de figures différentes pour se dire. Le bricolage ne fait donc pas disparaître les formes qui le composent sans pour autant les laisser telles quelles. F. Laplantine et A. Nouss admettent malgré tout que les mémoires ont un rôle à jouer : *garantir que dans l'alliance ou l'alliage métis, aucune des composantes ne sera dominante ni ne se dissolvera dans le processus. Chaque élément doit conserver son identité, sa définition en même temps qu'il s'ouvre à l'autre* (Laplantine, 1997, p. 111). Or, il est nécessaire d'envisager le rôle exercé par le pouvoir et l'indispensable reconnaissance de l'identité (Bourdieu, 1980 ; Lorenzi-Cioldi, 2002). Aussi, dans le bricolage, les composants n'ont pas le même poids et certains sont amenés à se soumettre, à « disparaître » même momentanément en fonction de stratégies développées par les acteurs procédant au bricolage.

Des auteurs tels que S. Gruzinski ou J-L. Amselle ont appréhendé le métissage à travers des études de terrain, des cas concrets localisés géographiquement et temporellement. Historien, S. Gruzinski ne nie pas que *certain mélanges font le jeu du néo-libéralisme en lui offrant de nouvelles sources de profits ou en affaiblissant les résistances qu'il peut rencontrer* (Gruzinski, 1999, p. 11). Cependant, des *inventions syncrétiques* prennent le contre-pied de la mondialisation. Il traite des contacts culturels et s'interroge sur les conditions et modalités qui régissent leur alchimie. À cette fin, il s'avère indispensable, avant tout autre chose, d'accepter les mondes tels qu'ils sont : mêlés et non triés. Cette classification projette des filtres qui n'existent que dans nos constructions et font jaillir des distinctions qui ne sont que des leurres, une manie *d'évacuer le proche pour débusquer du lointain* (Gruzinski, 1999, p. 23). Il ne s'agit pas d'insister sur la différence ou l'unité mais de considérer les deux faces de la médaille (Juteau, 1999). Le syncrétisme est lié, selon S. Gruzinski, à des situations mobiles et contraires, mais il est nécessaire d'appréhender ce contexte et ces relations *autrement qu'en les qualifiant de « fluides et dynamiques »* (Gruzinski, 1999, p. 41). L'auteur rejette le terme « syncrétisme » car, comme les notions d'agencements approximatifs de G. Balandier ou de double causalité de R. Bastide, toute situation pourrait être considérée comme syncrétique. Il insiste sur les analogies de profondeur variable que les groupes doivent inventer pour assembler les fragments qu'ils recueillent. *Chacun en est réduit à construire son palimpseste personnel à partir des impressions, des images et des notions qu'il a capté en leur donnant des sens et des valeurs nouvelles* (Gruzinski, 1999, p. 85). Il rejoint ainsi ce que A. Appadurai défend par le terme de *localité* mais aussi le bricolage levi-straussien.

J-L. Amselle ambitionne de dégager une loi de la *pensée métisse* rendant caduque la pensée binaire récurrente en anthropologie. Partisan d'un syncrétisme originel, il ne s'agit plus, selon lui, de se demander ce qui est premier. Son approche est *continuiste* et met l'accent sur l'indistinction et le syncrétisme originaire, *un mélange dont il est impossible de dissocier les parties* (Amselle, 1990, p. 248). Comment alors expliquer la distinction ? Dans *Branchements*, il veut mettre au centre de la réflexion *l'idée de la triangulation, c'est-à-dire un élément tiers pour fonder sa propre identité* (Amselle, 2001, p. 7). Le syncrétisme est aussi problématique dans cette vision des choses car il ne serait effectif qu'au second degré et mettrait en abîme l'idée d'une tradition originaire. Or, la fréquence de la référence à une tradition pour se dire témoigne de la force de cette tradition fut-elle imaginée. Selon moi, le bricolage n'est pas un mais multiple dès la base. Il est constitué d'une panoplie de positions prises et construites face à la nature qui s'entrechoquent, s'interpénètrent et se (dé)construisent ainsi de façon multiple tout en ayant une permanence. Il est aussi vain et abscons de chercher une pureté ou des éléments premiers de ce processus que de vouloir trouver un seul sens à l'existence humaine, une seule vérité, une seule réalité. Ceci ne serait qu'un retour à la conception fixiste de l'identité dont je cherche à me défaire. Le bricolage ne devrait donc pas être interprété en termes de réussite ou d'échec. Il est une réponse apportée en certains termes à un moment donné. Si le bonheur des éléments assemblés varie au gré du temps, de l'espace et des rencontres, il ne me semble pas que l'on doive rechercher un juste dosage à appliquer en cas de rencontre. Les façons dont s'opère le bricolage sont à saisir sans jugement à priori. Les usages qui en sont faits tout autant que leur négation ou leur interprétation annihilante de la part d'altérité que chaque culture comporte ne sont pas pour autant excusables ou à ignorer. Bien au contraire, ils sont à dénoncer et à déconstruire sur base de cette analyse première. De même, le bricolage n'annonce pas la fin de l'histoire car il n'est pas une nouvelle stabilité, une nouvelle identité figée, mais est mouvant. *L'identité implique d'emblée une traduction et une conversion par ce qu'elle est un être pour les autres. C'est en opérant la transmutation des schèmes englobants, proches ou éloignés, qu'une culture parvient à faire entendre sa voix. L'expression d'une identité quelconque suppose donc la conversion de signes universels dans sa propre langue ou, à l'inverse, de signifiés propres dans un signifiant planétaire afin d'y manifester sa singularité* (Amselle, 2005, p. 59).

F. Laplantine et A. Nouss opposent métissage et syncrétisme. Ils associent ce mélange à *une certaine conception de l'universalisme fait de standardisation, de nivellement et d'uniformité conduisant à une banalisation de l'existence* (Laplantine, 1997, p. 9). Le syncrétisme abolirait les différences. Il consisterait en une addition d'éléments toujours plus nombreux dans le melting-pot composé. Homogène, ce dernier éliminerait le multiple au profit d'une indistinction par son processus d'intégration de composantes. D. Hervieu-Leger se demande si le bricolage vaut dissémination (2005). *Le syncrétisme est partout et nulle part. Mais qu'on se propose de faire table rase de la notion ou d'aller « au-delà du syncrétisme », il faut bien admettre que : « chasser le syncrétisme, il revient au galop »* déclare A. Mary (2001, p. 27). Tout dépend de ce dont on parle : s'agit-il de mélange de traditions hétérogènes, d'un simple cumul sans confusion ou encore d'une

réinterprétation ? La métaphore du bricolage développée par C. Lévi-Strauss (1962, réédité en 1974) et reprise par R. Bastide (1970) se retrouve dans le métissage défini par S. Gruzinski. Les formes quelles que soient leurs origines sont déjà métissées. Cet état influe sur les bricolages possibles et les sens à construire sur cette base. Le contexte socioculturel préstructure ce sens et la configuration du bricolage. Par ailleurs, le capital matériel et symbolique dont dispose différemment les acteurs influence également le bricolage qu'ils opèrent pour se dire et agir en ce sens. Les représentations et les interprétations des diverses « traditions » se métissant guident le métissage en fonction des dispositions, aspirations et intérêts des acteurs et des groupes d'appartenance. Ces intérêts résident notamment dans l'accomplissement d'une mise en ordre des différents fragments expérientielles afin de donner sens et reconnaissance à l'identité. Le bricolage est une mise en ordre, une recomposition de sens, une invention agencant des mémoires et l'histoire afin, de rendre compatible le même et le différent, de rendre signifiant le changement. *L'homme est à la fois répétition et création ; par conséquent toute sociologie des créations ou des rétentions culturelles doit prendre en considération la Mémoire et l'Imaginaire* (Bastide, 1970, pp. 77-78). Il ne s'agit pas de réunir, sous l'appellation de bricolage, un grand flou, des ensembles indistincts d'alliances multiples mais de saisir l'agencement des catégories qui, se nouant, le structurent. R. Bastide mentionnait déjà en 1970 que le syncrétisme devait laisser place à un jeu dialectique entre les personnalités constitutives de la psyché afro-américaine. *Le présent agit comme une écluse qui ne laisse passer de la mémoire collective que ce qui peut, en elle, s'adapter aux circonstances*, la société changeant, *les souvenirs ravisés se modifient parallèlement* (Bastide, 1970, p. 94). Les ellipses faites dans la mémoire collective sont conscientisées par les acteurs si bien que, selon les stratégies identitaires et les bricolages qui les soutiennent, ces « oublis » sont comblés ou non et instrumentalisés au service de cette stratégie. Pour donner du sens au présent, la société cherche de nouvelles images qui ne sont pas purement additionnées à la « tradition » mais ensemble sont une réorganisation, un bricolage lévi-straussien. Un « nouvel » ensemble naît alors avec un « nouveau » sens sans nécessaire rupture totale avec le passé. M. de Certeau parlerait d'*invention du quotidien* et E. Hobsbawm d'*invention de la tradition*. Je parle, pour ma part, d'éternel provisoire.

En changement de contexte, bricoler s'impose. Ce bricolage est porteur d'un entrelacs de changement et de continuité. Le passé ne se reproduit pas mais ne s'oublie pas. Il est toujours présent. Cette permanence est due au maintien de certaines formes en l'état mais aussi à la précontrainte des éléments du bricolage. Ces derniers malgré les traces dont ils sont porteurs se chargent également de changements : ils sont porteurs de sens nouveaux. A ces transformations s'ajoutent les influences extérieures se métissant aux éléments de l'aire culturelle balkanique. Deux étapes de transformations sont perçues : les *gopsodariï* portent les traces du passé communiste différant de la *gospodarie* « traditionnelle » ou « rustique » et les marques de la relecture de la maison proposée dans le contexte

de relation à l'Ouest depuis '89. Les changements architecturaux observés et décrits soulèvent la question du rapport à l'authenticité et au kitch. Interroger cette fabrique des traditions et de modernité par les héritiers du *gospodar* à Maureni est l'objet du chapitre suivant.

